

eux-mêmes, et à l'expliquer aux autres. Il importe donc de les prolonger plus longtemps et de les rendre plus fréquentes qu'on ne le fait communément, parce que c'est dans ces leçons qu'on trouve la plus l'occasion d'exercer les facultés des enfants, de cultiver en eux les bons sentiments, et surtout de former le sens moral par les réflexions qu'on leur fait faire et les jugements qu'on leur apprend à porter.

Enfin, ces leçons de lecture sont encore précieuses parce qu'elles sont un excellent moyen de donner aux élèves une foule de notions et de connaissances utiles, dont ils resteraient privés si on ne pouvait les leur donner que dans des leçons spéciales. Mais ceci nous entraînerait à parler d'une autre partie du programme dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment. Passons à l'écriture.

Aujourd'hui encore un très-grand nombre de maîtres se plaignent du trouble qu'occasionne dans leur classe l'oisiveté des jeunes enfants, qu'ils ne savent, disent-ils, comment occuper tant qu'ils ne connaissent pas la lecture. Et cependant l'écriture est un moyen à la portée de tous pour fournir à ces enfants l'occupation qui leur manque. On est revenu maintenant de cette vieille erreur qu'il fallait savoir lire pour commencer à écrire. On sait, au contraire, que non-seulement ces études peuvent marcher parallèlement, mais que même elles se prêtent un mutuel appui, l'élève ayant du plaisir à reproduire ce qu'il voit imprimé, et l'écriture gravant dans sa mémoire les lettres ainsi que les syllabes qu'elles forment par leurs combinaisons. Si à ces avantages on joint celui de pouvoir occuper dans les écoles les enfants à qui leur défaut d'instruction ne permet pas de donner de devoirs, on ne comprend pas qu'on puisse hésiter à se priver des ressources qu'offre sous ce rapport l'enseignement simultané de la lecture et de l'écriture.

Ce double enseignement rencontre, il est vrai, des obstacles dans un très-grand nombre de localités, où l'on est encore dans l'usage de faire payer différents prix aux enfants un pour ceux qui lisent, un second pour ceux qui lisent et écrivent, et un troisième pour ceux qui apprennent la grammaire et le calcul. Mais cet usage, qui est un reste des vieilles habitudes contractées dans un temps où l'on employait des méthodes défectueuses, ne saurait continuer à subsister à une époque où l'on comprend mieux la manière d'instruire les enfants. On sait d'ailleurs que les jeunes enfants donnent au moins autant de mal au maître, quand ils ne lui en donnent pas davantage. Il y a donc partout tendance à ne fixer qu'un seul prix pour tous les élèves, et déjà plusieurs conseils départementaux ont donné l'exemple en n'en admettant qu'un, variable selon les localités, en raison du plus ou moins de richesse de la commune, mais le même pour tous les élèves.

Il n'est pas douteux que les instituteurs obtiendraient promptement partout cette uniformité, en faisant part des observations précédentes. Mais lors même qu'ils devraient encore un peu tarder à l'obtenir, nous ne les engageons pas moins à aller au devant de la mesure, en faisant dès à présent commencer la lecture avec l'écriture, bien qu'ils ne reçoivent pour cela que le prix inférieur : ils seront bien dédommagés de ce sacrifice par les résultats qu'ils obtiendront tant sous le rapport du silence à maintenir dans l'école, qu'à cause des progrès des élèves. Ces progrès seront peut-être le meilleur moyen de vaincre les résistances et d'arriver à l'uniformité de prix. Un petit nombre d'ardoises, dont probablement ils obtiendraient aisément l'achat du conseil municipal ou dont ils feraient eux-mêmes l'avance, suffirait pour appliquer dès à présent ce système d'enseignement.

Maintenant si l'on considère que l'écriture exige qu'on n'ait pas le bras et la main fatigués, et que par conséquent cet exercice ne peut pas venir immédiatement après la marche que les élèves ont faite pour venir en classe, ni après la fatigue de la récréation ; si l'on considère encore, d'un côté que c'est une leçon qui donnée presque exclusivement

par l'instituteur, tant à cause de l'habileté pratique qu'elle exige de la part de celui qui enseigne qu'à cause de toutes les habitudes à faire prendre aux enfants, et, d'un autre côté que l'attention qu'on doit avoir de ne pas fatiguer le maître fait pour ainsi dire une obligation de mettre cet exercice comme repos entre les leçons qui exigent l'usage continu de la parole, on en déduira naturellement la place qu'il convient de lui assigner dans le plan d'études et l'emploi du temps. — *Bulletin de l'instruction primaire.*

Le Devoir Difficile.

QUESTION DE MORALE.

Un jour M. de Flaumont dit à ses enfants : — Je vais vous raconter une histoire qu'on m'a apprise, afin que vous m'en disiez votre avis.

Henry, Clémentine et Gustave vinrent promptement s'asseoir autour de lui ; et il leur raconta ce qui suit :

Un ouvrier nommé Paul, père de plusieurs enfants, qu'il nourrissait de son travail, se promenait au bord d'une rivière très-rapide et grossie par les pluies ; l'eau faisait un tourbillon sous l'une des arches du pont qui était près de là, et y précipitait, avec beaucoup de bruit, les débris d'un bateau chargé de planches qu'elle avait mis en pièces. Paul regardait le torrent, et pensait : " Si je tombais là-dedans, j'aurais peine à m'en retirer ; " cependant Paul était un habile nageur, qui avait même plus d'une fois sauvé des personnes près de se noyer dans cette rivière ; mais dans ce moment-là le danger était si grand que Paul, malgré son courage, sentait qu'il y avait de quoi en être effrayé ; et alors, il songeait à ses enfants, qui n'avaient que lui pour les soutenir, à son fils aîné, âgé de douze ans, qui promettait de devenir un bon ouvrier, mais qui, s'il perdait son père, n'aurait plus personne pour l'instruire et le protéger. Il songeait à sa fille, qu'il espérait pouvoir mettre bientôt en apprentissage ; et au plus petit, à peine sorti de nourrice, que sa sœur soignait, parce qu'ils n'avaient plus leur mère. Il pensait avec plaisir combien ils étaient proprement entretenus, bien nourris, bien portants, et se disait : " Cela changera bien, si on me rapportait noyé ! " Et, en disant cela, il s'éloignait involontairement du bord, comme s'il y eût eu quelque danger qu'il fut entraîné dans l'eau. En marchant, il vit sur le pont un homme portant sur son épaule un paquet de vieilles ferrailles, qui regardait dans l'eau, et suivait des yeux une planche qui paraissait près de passer sous le pont. Il se baissa pour regarder si elle enfilait bien l'arche ; il se baissa trop, la tête lui tourna, et le paquet qu'il avait sur l'épaule l'entraîna ; il tomba dans l'eau en poussant un cri horrible. Paul jeta aussi un cri de douleur ; car il se sentait retenu sur le rivage par l'idée de ses enfants, en même temps qu'il aurait voulu secourir le malheureux qu'il voyait près de périr ; il regarda autour de lui, dans une angoisse terrible ; il aperçut une grande perche, la saisit, et essaya, en s'avancant dans l'eau, sans perdre terre, de pousser une planche du côté de l'infortuné qui tâchait de nager de son côté. Mais tout fut inutile, la rivière était furieuse : après quelques efforts, le malheureux s'enfonça, remonta sur l'eau, puis disparut tout-à-fait. Paul demeura sur le rivage, immobile, les yeux fixés sur l'endroit où il l'avait vu disparaître. Il y demeura jusqu'à ce que la nuit fût devenue tout-à-fait noire. Alors, il s'en retourna chez lui pénétré d'une affreuse tristesse, mais se disant pourtant : " Je ne crois pas avoir mal fait. " Il fut plusieurs jours sans manger, sans dormir, répondant à peine à ce qu'on lui disait ; ses voisins, qui le virent dans cet état, lui en demandèrent la cause ; il la leur raconta ; la plupart dirent qu'il avait eu raison ; quelques-uns pensèrent qu'il avait eu tort ; mais lui disait toujours : " Je ne crois pas cependant avoir mal fait. " Qu'en pensez-vous ?

Clémentine. — Certainement, il avait bien fait de se consacrer pour ses enfants.